

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT ET DIRECTEUR

GEO. P. KAUFMANN, Vice-Président

Administrateur de la publicité des annonces commerciales

ALBERT DARYOL, Gérant

Phone Main 3487

Bureau: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Prix de l'Abonnement

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis: Un an \$7.50, Six mois 3.75, Trois mois 1.95, Un mois .85, Une semaine .15

Prix de l'Abonnement

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis: Un an \$3.00, Six mois 1.50, Trois mois .75, Un an \$4.00, Six mois 2.05, Trois mois 1.05

Prix de l'Abonnement

EDITION DU DIMANCHE

Pour les Etats-Unis: Un an \$2.00, Six mois 1.00, Un an \$3.00, Six mois 1.50

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne soient au prix réduit de 4 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux du Times Square Building, à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & I. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae. Mardi 17 novembre 1914. Fahrenheit Centigrade: 7 h. du matin... 48 8, Midi... 52 10, 3 p. m... 55 11, 6 p. m... 55 11

La Guerre, la Musique et la Poésie

Le commerce et la musique se partagent en temps normal l'âme bordelaise. On ne saurait plus refuser le titre de mélomane sans nous désobliger. Alors que nous faisons en tout des catégories et des distinctions, nous aimons toutes les musiques et pressentons tous les musiciens. Il faut donc rompre avec Wagner, et il en coûtera à quelques-uns d'en-tendre nous. Mais le champ lyrique est assez vaste pour nous permettre demain toutes les variétés du sport musical.

tant de deuils, de souffrances et de misères autour de nous, n'est-il pas un peu impie de flatter nos instincts voluptueux? La parole est au canon, et le chant du clairon lui donne la réplique. Mais la musique n'est point une distraction, suivant l'autre école. Sans aller jusqu'à dire avec Théophile Gautier qu'elle est le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits, on peut estimer qu'elle n'est pas destinée à faire naître seulement des idées ri-antes. Elle prend toutes les voix et tous les accents. Elle accom-panie de son rythme les médita-tions les plus austères. On pour-rait dire d'elle comme de la poé-sie:

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Il y a des femmes charmantes et même intelligentes qui pleurent à l'audition d'une valse chantée jouée par des tsiganes aux frisons sacrés. Vous voyez bien que la tristesse ou la gaieté n'est point dans la musique, mais dans le "moi" qui l'écoute avec tel ou tel état d'âme, quand il en a une.

On peut accorder les deux écoles à cette époque de réconcili-ation nationale. Osons dire qu'en dépit des amateurs de mu-sic-hall, la musique n'est pas né-cessairement un plaisir. Elle ac-compagne notre humeur du mo-ment; elle donne le bal à des pen-sées graves ou joyeuses, suivant la couleur du temps, qui n'est pas toujours le bleu.

Dès lors, pourquoi la chasser comme une intrigante déplacée en temps de guerre, et la traiter en suspecte? Il y a des mu-siques pour toutes les situations. Filtrons le répertoire et soignons le programme. N'abusons pas même de la "Marche Funèbre" de Chopin. Comme le disait ici même mon spirituel collabora-teur Charles Derennes, l'humour léger est un signe de force et d'équilibre, une preuve de tact et de goût. La race des Jérémies est haïssable; elle exhale bruyamment ce qu'elle ne ressent point. Les Gascons ont surtout le sens de la mesure. Ils auraient quelque bonne grâce à le montrer aujourd'hui.

Faisons à la musique sa part discrète au salon comme au chevet des blessés. Ne gourmandons point les jeunes filles et les dames qui taquinaient l'ivoire ou risqueraient quelques roulades pour ne point "se rouiller". Il n'y a pas là de crime de lèse-patriotisme. Une sonate n'a rien de folâtre; les vocalistes ne sont pas de la joie pour tout le monde. Elles deviendront bientôt des collaboratrices précieuses pour le budget des blessés quand les "bénéfices" seront décaïnés...

Et puis, il n'y a pas que la musique en cause, il y a les mu-siciens. Avez-vous songé à la douloureuse situation de tous ces professeurs de chant, de panno, de solfège, etc., qui n'ont pas chanté tout l'été et se trouvent fort dépourvus alors que la bise est venue? Par une ironie cruelle, ils enseignent des arts de luxe. On en profite pour se passer d'eux sous les plus vagues prétextes. Si la guerre se pro-longe, comment vivront-ils? Pas sur les réserves qu'a pu leur as-surer la munificence de leurs élèves, n'est-ce pas? Alors? Si vous voulez bien envisager sous cet aspect la question de la mu-sique, vous ouvrirez le piano et les violons s'accorderont tout seuls.

Les artistes sont prêts à don-ner leur temps et leur talent au-Gouvernement militaire. On les a trouvés hier pour toutes les bonnes œuvres, on les retrou-vera demain. Mais il y a des in-firmités et des misères qu'il faut leur éviter. Allons, un peu de générosité et même d'équité. Mesdames, faites-nous un peu de musique pour vous, pour nous, pour les musiciens!

Si les musiciens choment, les poètes font rage. Jamais, même aux mauvais jours des Jeux Floraux, on ne vit pareil débordement de sonnets et de stances, pareille coulée d'alexandrins et de petits vers. La guerre a sou-mé la mobilisation générale des rimeurs.

Il y a un aspect à l'actualité pour les qualités et les défauts... Tels au-tres qui pratiquent modestement le pianotage et les vocalises en famille sont bien près de se re-procher ces jeux innocents, où ils tentent de s'y livrer, se voient rappelés à l'ordre du jour par des parents implacables. Quel parti prendre?

Il y a deux écoles. L'une tient la musique pour un divertisse-ment profane, une source de gai-té amère, une exaltation pas-sagère du sentiment de la pas-sion, de la joie de vivre. Cette école-là n'est pas loin de pro-voquer une conseillère aussi trou-blante d'allégresse. Quand il y a

nouveaux manuscrits, inlassable-ment. C'est l'héroïsme littéraire, l'insouciance de la défaite. Ah! les braves gens!...

Dans le flot des envois, on me permettra de repêcher quelques braves de mon vieux ami Adrien Blainvignère, "poète franco-russe international," comme il s'insti-tue lui-même avec quelque rai-son, car il fut un précurseur à sa manière, quand il composa, il y a nombre d'années, ce vers immor-tel: Ma russophilie m'a rendu fin de siècle!

Adrien Blandinière m'envoie de Nice, comme un bouquet, "les Minerviennes de la Paix, grand-hymne international humani-taire," et "la Guerre europée-nne," dont je ne vous donnerai qu'une strophe, par discrétion: Déjà la Triple Entente a conquis tous les cœurs, Et sur terre et les mers à la pré-pondérance, Où le colosse russe augmenta les vainqueurs!

Déjà la Triple Entente a conquis tous les cœurs! Le triomphe apparut aux Cieux pronostiqueurs A la Grande-Bretagne, à la Rus-sie et France! Déjà la Triple Entente a conquis tous les cœurs Et sur terre et les mers à la pré-pondérance!

Comme a dit un autre poète, le nommé Victor Hugo: "Ces choses-là sont rudes. Il faut, pour les comprendre, avoir fait des études.

PAUL BERTHELOT.

Le roi Albert était à la fenêtre

Paris, 25 oct.—Un des corres-pondants du "Daily Mail," dans le Nord, raconte comment il a pu observer dans une ville du Nord, base de première impor-tance, le roi des Belges:

"Bientôt nous atteignons X... Nous reçûmes un petit coup, quand, au coin de la rue, le premier uniforme que nous recon-nûmes fut celui de l'infanterie allemande. "Allemands!" murmure notre caporal. Le conduc-teur attendait un ordre pour pas-ser. "Sacristif! s'écria-t-il le sou-dain, ce sont déjà des prison-niers!"

"C'était vrai! Trente et un Al-lemands étaient amenés avec une petite escorte dans un coin de la place. Pauvre gens, ils étaient dans un triste état et faisaient pitié. Quelques-uns étaient blessés. Un blessé, couché sur une ci-vière, fermait les yeux, la face aussi blanche que le linge qui lui bandait la front.

"On ouvrit un passage à notre voiture, et nous continuâmes notre route. J'allais voir les pri-sonniers. Ils avaient des barbes longues de deux centimètres, les yeux enfoués comme s'ils n'avaient pas dormi depuis huit jours. Quelques-uns portaient le casque à pointe, d'autres étaient tête nue.

"Ils étaient là sous les fenêtres de l'hôtel de ville. Tout à coup je levai les yeux et je vis, debout sous ces vieilles fenêtres sculptées, un homme vêtu d'un uni-forme bleu sombre, la figure pâle et l'air un peu triste. Il se pen-cha et regarda pensivement les prisonniers. C'était le jeune roi des Belges, le roi qui ne quitte pas ses soldats.

"Une sonnerie de clairons écla-nta. Les fantassins français, épar-pillés sur la place et dans les rues avoisinantes, se rassem-blèrent et se formèrent en col-onne face à la fenêtre où était le roi.

"Lui restait là, debout, les mains appuyées au balcon, la tête nue, les cheveux au vent. "Sur la droite de la colonne, la fanfare formait un petit groupe, la fanfare des chasseurs à pied. Le chef donna un ordre rapide. Tous les pavillons se levèrent en même temps, et une joyeuse fan-fare, qui dura cinq minutes, re-tenait dans l'air.

"Les deux premiers rangs joi-naient un air qui était repris aus-si tôt par les deux autres. Tan-dis qu'ils exécutaient ainsi leurs refrains, sous un beau ciel en-soleillé, le grondement du canon.

LE METHODE BERLITZ. Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants, classes pour commerçants et étu-dians avancés, littérature et his-toire. Aussi, leçons de conversation pour adultes. 3 fois par semaine. Notre garantie: que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou télé-phoniez. The International School of Languages "Original Berlitz Method" 478 BARRISSE Audubon. TEL. MAIN 3901.

qui se faisait entendre à trois ou quatre kilomètres de là, ponctu-ant leur musique. "Le roi regardait. La fanfare se tut sur un ordre rapide, et les chasseurs se mirent en route se dirigeant vers le front. Le roi les salua de la main. Il attendit que le dernier homme fut passé, et demeura silencieux à les sui-vre des yeux jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue. Puis, il se re-tira et referma tranquillement la fenêtre."

Une Belle Lettre de Marin

Un de nos collaborateurs a reçu d'un officier de marine la lettre suivante, que nous sommes heureux de publier:

"I faut beaucoup me pardonner. Mon silence n'est point volontaire. Nous faisons un métier dur, éreçant même, qui laisse peu de temps pour le son-neil et point pour la plume. En-core que, dans deux ou trois jours, nous espérons tirer du canon, et pour de bon, sur ces Austrogoths qui ne veulent point de combat, la guerre est pour nous sans cette gloire, qui selon les nouvelles de la T. S. F., les seuls qui nous parviennent, ac-compagne les armées de la France. Notre œuvre est utile, fondamentale. Grâce à nous, grâce à nos amis anglais, la France ne souffre point de la faim. Elle peut nourrir ses en-fants, ses soldats et les lamen-tables réfugiés de la Belgique et les prisonniers d'Allemagne. Nous avons halayé les mers. Le drapeau noir, blanc et rouge n'existe nulle part. Qu'importe nos veilles, nos angoisses, puis-que tout cela permet à la patrie d'attendre avec confiance!

Plus tard.—Je suis heureux de vivre ces heures. Je descends d'un quart de dix heures du soir à trois heures du matin. Jamais la splendeur de notre métier de marin ne m'a paru plus belle. Il faisait une nuit noire, un vent terrible, une houle monstrueuse; c'est le vent qu'on appelle "bora" et que les Grecs appelaient ho-rre. Tous les feux éteints. Plus sombres que la nuit, sans un bruit à bord, les bâtiments, l'un derrière l'autre, voilent la mer pour ne rien laisser passer. Il y en a partout à dix milles au nord et au sud, qui font leur croi-sière aveugle. Tout semble dor-mir.

Notre matelot d'avant et celui d'arrière, perdus dans l'ombre, ont l'air de fantômes qui roulent et tangent sans que personne à bord sorte d'un incompréhensi-ble silence. Mais les canons sont braqués, un homme derrière chaque pièce chargée, le doigt sur la détente, ne ferme pas les yeux du moment où il arrive à celui où on le relève. Là-haut, les projecteurs sont prêts, d'un coup de bouton, à éclairer, à fouiller, à harceler. Et sur le passerelle, l'officier de qui dé-pendait mille existences, l'offi-cier de veille seul devant Dieu, les yeux dans la jumelle fouille pendant des heures et des heures, cette nuit noire et cette houle. Il ne lui faut pas une défaillance du regard, de l'esprit, de la déci-sion. Cette seconde de détaill-ance serait peut-être celle où l'ennemi tapi entre deux lames envoverra la torpille, ou semera la mine qui engloûtissent. Par moment, dans un lointain irréel, on voit de grands pinciaux de projecteurs; ils tâtonnent le ciel et la mer, s'arrêtent soudain, et le vent porte le bruit d'une rafale de projectiles. Et puis, plus rien, projecteurs et canons se tai-sent. C'est la nuit, la houle et le silence. Mais le cœur bat plus vite. "Ils" sont par-là rôdant.

Tout à l'heure peut-être ce sera mon tour. On voudrait crever les vers des jumelles et illuminer l'étendue. Doit viendront-ils? Et soudain quelque chose de blanc, comme la moustache de l'eau sur une étrave, lui sur un écran: Albert! 1500 mètres! 800 à tribord! Projecteurs éclairés! Plus à gauche! Dérive 58! Com-mencez le feu! Toutes les ombres couchées ont bondi aux pièces. Dans le faisceau paré, blafard, un spectre à trois ou quatre cheminées, qui fonce comme un lévrier sur l'écumé, 15 canons crachent à la fois sans s'arrêter; le vaisseau fantôme est devenu un volcan. "Plus à droite! Mille mètres!" Le tor-pilleur ennemi disparaît dans une aurole de coups, de gerbes d'eau toutes blanches sous l'é-tréité livide, mais il ap-proche avec la mort. "800 mè-tres!" Les coups se rapprochent, font un mur d'eau et de fer, et voilà que dans l'aurole des gerbes, on voit quelque chose de rouge, de noir, de fauve, comme un coup de poing sur l'œil. Un obus a éclaté dans le ventre de l'autre et tout saute. "Cessez le feu! Projecteurs, suivez le but!" On y va voir, recueillir les morts,

les blessés... Il ne reste rien, à peine quelques bouts de bois; l'artillerie française est diabo-lique. "Steigez!" On reprend la route, la veille, le silence, l'obscurité. Les ser-vants se recouchent, le pointeur debout attend et l'officier de veille qui a sauvé mille existences fouille à nouveau ce noir plein de danger. Le bateau roule et tangue, il fait froid et triste, mais la mer est un peu plus libre et la France mieux protégée.

Et puis, vers trois heures du matin, une voix chuchote à l'oreille de l'officier: "Je prends la suite.—Bien. Tout le monde est à son poste. Bonne veille.—Bonne nuit." On descend, on s'allonge tout vêtu et on dort comme un plomb; on a la confiance impli-cite dans celui qui est là-haut, car on n'aurait même pas le temps de se réveiller si le mal-héur survenait et l'on sait que celui qui est là-haut ne faillira pas.

Cinq heures après, debout, et la veille contre les sous-marins, petit à petit le drapeau de la France remonte sur l'Adriatique libre, jusqu'au jour. Il démon-trera des mâts, dans la grande bat-taille, l'étendard dont la devise est de gouverner l'orbée des terres.

Je devrais dormir car il est quatre heures du matin. Mais descendant de la veille, j'ai pensé à vous, ce qui n'est pas rare. Le sommeil se faisait attendre, j'ai compris que je penserais à vous jusqu'à ce que je vous ait écrit. C'est fait. Il y fut mieux ainsi car je ne sais pas quand j'aurais le faire. Nous montons vers le nord, nous allons au sang. Qu'ils viennent et nous sonne-rons, nous aussi, l'hallali cou-rant. Avant peu de jours, le ca-non parlera pour de bon à dix mille mètres de distance, et à dix mille mètres, même à douze mille, nos salves ne manquent jamais.

ON LES LACHE

De l'autre côté des Pyrénées, on croit beaucoup moins, désor-mais, à la victoire de l'Allemagne.

Certains organes espagnols publiaient, depuis le début de la guerre, des informations plutôt fantaisistes, communiquées al-lémaniquement dont la source est d'une pureté douteuse, appréciée seule-ment par les gens que la vérité peut gêner.

Aujourd'hui, les confrères es-pagnols — à moins de passer aux yeux de tous pour des gobeurs — lâchent les fiedes du kaiser. On peut lire, en effet, dans la "España Nueva".

Communiqué officiel du grand état-major allemand: "Dans tout le centre de la ligne de combat nous avançons lentement."

Et, comment! Il y a un mois ils étaient à 40 kilomètres de Pa-ris et maintenant ils sont à près de deux cents. Non, pas même les décevances!!!

La malice est savoureuse! Un autre journal insère, à Ma-drid, ce petit fillet qui ne manque pas d'ironie: "Ne conviendrait-il pas de s'as-surer tout d'abord s'il reste en-core une armée autrichienne?"

Allons, allons, tout le monde lache les fanfarones qui servent sous l'aigle noir. On ne croit plus à leurs racontars et à leurs potins de corps de garde. Dès le moment que les rieurs s'en mê-lent!!!

LES GOMMIERS

De leur pays ils n'ont point ap-porté le soleil, mais ils n'ont laissé là-bas aucune de leurs ha-bitudes. En voici quelques-uns au repos sous ce bouquet d'ar-bres. Ils attendent l'ordre de donner. Peut-on avoir l'air plus paisible que ces gens-là? Celui-ci a croisé les jambes et s'est assis, la tête couverte de son grand burnous rouge. Vous croyez qu'il dort? Il médite. Cet autre est étendu de tout son long. C'est un dormeur. Un autre encore, le guide de son cheval, a passé au-tour de sa manche, les yeux per-dus vers la terre, s'appuie à l'en-colure de son cheval, comme nous à l'épaulé de notre meilleur ami.

Un ordre bref et ce groupe im-mobile a retrouvé soudainement la vie. Voici les gommiers à cheval. Ils sont splendides, eux et leurs che-vaux harnachés à l'arabe. On ne saurait maintenant lequel est le plus impatient d'aller de l'avant, ou de la montagne, ou du gommier. Gare à celui qu'ils rencontreront sur le chemin. Ils s'élancent avec des cris gutturaux; ils sabrent, sabrent... Ne croyez pas que tous ceux qui tombent soient couchés. Un gommier a plus d'une ficelle dans son burnous.

Les deux basiliques

On a à choisir entre deux par-tis. L'un s'est présenté à tous les esprits et il est singulière-ment tentant. Le génie du moyen âge a produit un chef-d'œuvre incomparable. La barbarie alle-mande l'a détruit. Il faut conser-ver en son état la ruine qu'elle a faite.

Roine merveilleuse! Quel spectacle que celui de ces splen-deurs saecagées ajoutant à la beauté des architectures à parti-tielles détruites cette beauté formi-dable qui est celle des ruines; de ces piliers, de ces nervures d'an-ges encore vers le ciel leurs ca-scaux de pierre brisés dans leur élan et ne portant plus leurs voûtes écroulées, de cet immense et magnifique essor des maçon-neries vers le ciel, interrompu par des sauvages, et mêlé à cet art fruste et fortuit qui fait la grandeur des rochers dévastés par les éléments et des monu-ments du passé dévastés par les siècles.

Le regard reconstituera confu-sément la magnificence du chef-d'œuvre aboli et maudra ses des-tructeurs. Il sortira de ces anas de pierre une glorification éter-nelle du génie du moyen âge et une éternelle exécution des monstres dont la rage s'est achar-née sur cette merveille. Le cri d'horreur qui s'est élevé du monde entier sera perpétuel. Le nom de Guillaume II restera at-taché à l'édifice. D'autres ont conquis une gloire immortelle pour les monuments qu'ils ont construits; une honte immortelle se collera à lui pour le monu-ment qu'il a bombardé. De tous les points du globe on viendra en pèlerinage voir les décombres, qu'il a faites. Son nom restera chargé d'une félicité sans égale comme celui d'un ennemi bestial du génie humain et l'Al-lemagne expiera à jamais son crime attesté par ce qui restera de la cathédrale.

On peut prendre un autre par-ti; reconstituer l'admirable édifice. Comment accepter qu'on n'ad-mire plus la reine des cathé-drales dans son unité et dans son harmonie incomparables, et qu'on ne puisse convoquer ce qu'elle a été qu'incomplètement, par des morceaux informes? On peut la refaire telle qu'elle était. Bien que les réparateurs de nos vieux chefs-d'œuvre gothiques aient été fort calomniés, il est juste de reconnaître qu'en leur restituant leur physionomie primitive avec une science scrupuleuse, ils ont rendu à l'art un service signalé. Comment ne pas rêver une cathé-drale de Reims ressuscitée et lé-moiignant pour les générations futures de ce qu'a fait le génie du troisième siècle?

Puis une autre réflexion vient à l'esprit: il faudra toujours re-faire à Reims une église archi-épiscopale. Si ce n'est pas l'an-cienne, qu'est-ce qu'elle sera? Qui oserait dresser dans la vieille cité du sacré un de ces mauvais pastiches du gothique comme Sainte-Clotilde que nos archi-lectes conçoivent quand ils veu-lent imiter le moyen âge, ou une de ces affreuses basiliques de style roman, de byzantin, des architec-tures les plus hybrides, d'origi-nes par on ne sait quelle paren-tes avec les gares de chemin de fer? Qui oserait élever à Reims une autre cathédrale que l'im-mortelle cathédrale de Reims?

Voilà les deux aspects de la question, voilà les deux partis à prendre. Lequel préférer? Je dis les deux.

Il faut que la ruine reste ruine avec le formidable acte d'accusa-tion qui sort de ses maçonneries saecagées. Il faut qu'elle rende à travers les siècles témoignage de la barbarie germanique. Il faut qu'elle subsiste comme un monument bien allemand pour attester ce que c'est que la ci-vilisation d'outre-Rhin et qu'elle hisse sa sauvagerie sur les ver-nis de culture moderne. Il faut que sur les débris des pier-res riselées par le moyen âge cel-le œuvre de leurs obus les fasse à jamais détester par le monde.

Mais il faut aussi que près de l'incomparable basilique renaiss-ante, toute blanche comme elle était il y a des siècles, dans la gloire de ses poses magnifiques largement épanouies, décorées de la brode-rie de leurs frêles meneaux, de ses longues ogives ouvertes dans ses maçonneries massives à la pesanteur desquelles elle donnait un légèreté aérienne, de ses por-tiches profonds, merveilleusement ouvrés, éiselés et fleuris, de son décor somptueux de croisées et de clochetons, du peuple innombra-ble de statues qui fourmillent de toutes parts et font vivre l'archi-tecture, anges, saints, rois, la couronne en tête, de sa nef auda-

cieuse projetant sur les contre-forts pour s'y appuyer ses minces arcades sur lesquelles volent en plein ciel une garde de sérapihs ailés, le glaive en main... Ce ne sera plus la vieille cathédrale mais c'en sera la fidèle image.

Une cathédrale gothique toute neuve, pourquoi pas? Les Alle-mands en ont une qu'ils vantent ridiculement comme la plus belle de toutes. Quel bruit ils font de leur cathédrale de Cologne, bâtie sous la Restauration! Ce qui en est ancien est déjà de la déca-dence du gothique. C'est vers 1815 qu'ils ont résolu de l'ache-ver. Par un hasard, trop providen-tiel pour être vrai, ils ont re-trouvé, comme à point nommé, des dessins du temps, l'un si j'ai bonne mémoire aux environs de Paris, l'autre, je ne sais où, en Allemagne, et les ont exécutés.

On peut reconstituer Reims tel-le que le treizième siècle l'a fai-te. Les documents abondent; pas un détail qui n'ait été reproduit. Seuls les admirables vitraux se-ront perdus sans retour, nos maî-tres verriers actuels n'ayant pas retrouvé l'art de donner à leurs couleurs l'intensité des couleurs d'autrefois.

Il faut que le fantôme de la mag-nifique, de l'unique cathédrale se redresse dans toute sa splen-deur à côté du squelette, noirci par les flammes, du chef-d'œuvre assassiné par les barbares.

CAMILLE PELLETAN, Sénateur des Bouches-du-Rhône.

ECHOS DE RUSSIE

Dans un récent engagement, le porte-drapeau du régiment russe que commande le colonel Alexeïeff, fut tué alors qu'il s'agis-sait d'enlever une redoute, dé-fendue par des forces supérieu-res.

En voyant tomber son lieuten-ant porte-drapeau, le colonel s'élança, ramassa l'étendard, et à ce moment même est atteint par un éclat d'obus au cou.

Il néglige sa blessure, bondit en avant en criant: "Suivez-moi, mes amis!", re-pendant qu'autour de lui les bal-leplouvent.

Entraînés par son exemple, les soldats se ruèrent en criant: "Pour le Tsar et pour notre chef!" Et ils chargent dans un tel élan que la redoute est enlevée et l'ennemi mis en fuite.

On a, au début de la guerre, re-laté le magnifique exploit du lieutenant Bruyant, Voici le pen-dant de la prouesse qui lui val-lut la croix.

Le cosaque Kozma Krutche-teof, il y a quinze jours, attaqua seul vingt-sept uhlands; en l'ua-onze; les autres s'enfuirent, le laissant port mort sur place.

Il fut recueilli portant dix blessures. Guéri, il vient de reprendre sa place dans le rang.

Arithmétique fantaisiste

Dans la rue, un gamin aborde un promeneur. — M'sieu, donnez-moi dix sous, s'il vous plaît. — Dix sous? Comme tu y vas! — Ça ne fait rien. Avec les dix, j'en ferai quinze. — Comment l'y prendras-tu? — Vous allez voir. Donnez tou-tous les dix sous. Le monsieur donne la piécette blanche. Le gamin va chez un boulangier proche et revient, tenant sous son bras un pain d'un livre.

— Voilà votre monnaie, fait-il en mettant cinq sous dans la main du monsieur. — Eh bien, et les quinze sous annoncés? — Vous ne savez donc pas compter? Cinq sous de pain, cinq sous que je vous rends et cinq sous que le boulangier a gardés, est-ce que ça ne fait pas quinze?

WEAR THE ROBERT. See movement sans égales H. J. ROBERT. OPTICIEN SPECIALISTE. 205-207 rue Carnaudet Phone Main 4370. HYDRO THER (chaud) MASS. (massage) Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et dix le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chronodiste, ma-ti-cure. Dorsoirs \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 35c pour \$10.00. Leçons de natation. Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE.